

Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

36 | 2005

Pour une histoire de la recherche collective en
sciences sociales

Où en est l'histoire des femmes ?

Communication au colloque d'Aix-en-Provence, juin 1975

Michelle Perrot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3067>

DOI : [10.4000/ccrh.3067](https://doi.org/10.4000/ccrh.3067)

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2005

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Michelle Perrot, « Où en est l'histoire des femmes ? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 36 | 2005, mis en ligne le 25 mai 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3067> ; DOI : [10.4000/ccrh.3067](https://doi.org/10.4000/ccrh.3067)

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Où en est l'histoire des femmes ?

Communication au colloque d'Aix-en-Provence, juin 1975

Michelle Perrot

- 1 Ces quelques lignes n'ont pas la prétention d'esquisser un bilan présentement impossible, mais plutôt de solliciter l'information sur des recherches qui s'amorcent en divers lieux. De nombreux signes indiquent, en effet, qu'après une longue période de latence, les femmes, réfléchissant sur leur rôle propre, s'interrogent sur leur passé. Vouées au silence de la reproduction, sont-elles seulement un rouage quasi immobile des structures de la parenté ? Quels sont, quels furent, leur rôle, leurs tâches, leur sort, la nature de leur pouvoir aux différentes étapes du développement des sociétés ? Les femmes ont-elles une histoire ?

Le bruit de l'histoire romantique

- 2 L'histoire romantique avait pourtant privilégié les femmes. Michelet voit en elles les interprètes et le moteur de la révolution populaire de 1789 et 1790, celle des grandes manifestations pour le pain (5 et 6 octobre) et la liberté de la « religion nouvelle (fête de la Fédération), voix de la famille malheureuse et de la nature retrouvée, grande force spontanée mise sous le boisseau par la Révolution rationnelle et virile, celle des Jacobins et de Robespierre. Il exalte la puissance féminine comme Enfantin célèbre la femme médiatrice du couple-prêtre et Auguste Comte la femme inspiratrice de l'homme seul créateur :

[Les femmes] seules peuvent assez comprendre la prépondérance que mérite la culture habituelle du cœur, tant comprimée par la grossière activité, théorique et pratique, qui domine l'Occident moderne [...] Depuis la fin du Moyen Âge, c'est uniquement l'intervention féminine qui contient secrètement les ravages moraux propres à l'aliénation mentale vers laquelle tendit de plus en plus l'Occident¹
- 3 C'est le grand rêve romantique de l'unité par la complémentarité des contraires.
- 4 On mesure toute l'ambiguïté d'un éloge fondé sur l'exaltation de la différence et des qualités dites spécifiquement féminines : le cœur, l'intuition, le sens de la nature et de la

famille, et combien une telle idéologie est aisément réversible. Un Proudhon y puise toutes les justifications de la sujétion féminine.

Les silences de l'histoire positiviste

- 5 La froideur de l'histoire positiviste, dont Seignobos est le grand maître, et qui règne sans partage sur l'Université de la troisième République, répudie ces effluves sentimentales. Elle opère d'autre part un véritable refoulement du thème féminin et plus largement du quotidien. Bien des raisons, factuelles autant qu'épistémologiques, expliquent ce refus. Le métier d'historien est un métier d'hommes qui écrivent l'histoire au masculin. Les champs qu'ils abordent – une histoire politique privilégiée – sont ceux de l'action et du pouvoir masculins. Traitent-ils de « civilisation », ou plus tard de « mentalité », ils parlent de cet Homme en général qui n'a pas de sexe. Célèbres, pieuses ou scandaleuses, les femmes alimentent les chroniques de la « petite » histoire, tout juste bonnes pour *Historia*.
- 6 C'est aussi que les matériaux qu'utilisent ces historiens (archives diplomatiques ou administratives, documents parlementaires, biographies ou publications périodiques) sont l'œuvre d'hommes qui ont le monopole de l'écrit comme de la chose publique. On a souvent remarqué que l'histoire des classes populaires était difficile à faire à partir d'archives émanant des classes dominantes, préfets, magistrats, prêtres, policiers... Or l'exclusion féminine est beaucoup plus forte encore. Quantitativement infime, l'écrit féminin (dont il faudrait d'ailleurs établir la courbe et la structure) est étroitement spécifié : livres de cuisine, manuels d'éducation, contes récréatifs ou moraux en constituent la majeure part. Travailleuse ou oisive, malade, amoureuse, manifestante, la femme est observée et décrite par l'homme. Militante syndicale, elle a du mal à se faire entendre de ses camarades masculins qui considèrent comme normal d'être son porte-parole. Cette carence de sources directes, cette perpétuelle médiation sont pour l'historien un obstacle redoutable.

L'exclusion des femmes

- 7 Cette exclusion n'est d'ailleurs que la traduction, redoublée, d'une autre : celle des femmes de la vie publique, en Europe occidentale au XIX^e siècle. Dorothy Thompson a montré, par exemple, comment les femmes avaient progressivement, mais assez rapidement, « disparu » des luttes populaires, puis des formes organisées du mouvement ouvrier anglais, enfin de certaines formes de la sociabilité populaire elle-même, tels les *pubs*. Au début du XIX^e siècle, les femmes boivent avec les hommes dans les *inns*, les *ale houses* où se tiennent les réunions des « radicaux » et des grévistes ; au milieu du siècle, tout un courant moraliste et anti-alcoolique leur refuse l'accès aux *public houses* et, par le fait même, aux *trade-unions* qui y tiennent leurs rencontres². Maurice Agulhon a étudié un phénomène identique dans les chambrées de Basse Provence et dit comment le suffrage universel a créé ou accentué la tendance à la séparation des sexes dans la mesure où l'éducation politique du peuple par le droit de vote s'est longtemps adressée à l'homme, et à lui seul³. Or le syndicalisme fonctionne sur le modèle du système parlementaire. Ainsi le silence de l'histoire sur les femmes vient aussi de leur mutisme de fait au niveau des sphères politiques, longtemps privilégiées.

Une histoire in-signifiante

- 8 Mais il est d'autres obstacles qui conduisent à refuser à la femme son statut historique comme on tendait, au XIX^e siècle, à nier sa responsabilité criminelle. La femme se perd dans la grisaille de la répétition, du geste quotidien, dépourvus d'intérêt. A-t-elle un rôle propre, un destin particulier ? Beaucoup le nient, redoutent même un sexisme à rebours, et que l'histoire des sexes occulte celle des classes. Pierre Chaunu faisait récemment remarquer combien la confiscation de la famille par la sociologie conservatrice au XIX^e siècle (un Frédéric Le Play ne voit-il pas dans la famille-souche le remède à tous les maux de la société ?) avait occulté pour longtemps l'histoire de cette forme pourtant fondamentale de sociabilité humaine⁴. À bien des égards, d'autre part, les deux grands systèmes théoriques que nous a légués le XIX^e siècle sont des systèmes de pensée masculins. Pour Marx, une histoire des sexes serait profondément
- 9 mystifiante, masquant les conflits et les contradictions majeurs. Et la conception freudienne du sexe féminin détournait d'une réflexion profonde sur son rôle dans l'histoire.
- 10 Tout ceci explique que l'histoire des femmes soit tout à fait marginale, histoire du féminisme d'abord due à des « sympathisants » (Léon Abensour, Marguerite Thibert, un peu plus tard Edith Thomas, archiviste de profession, forte personnalité peu conformiste)⁵, puis histoire du travail et des luttes ouvrières venue des sociologues Madeleine Guilbert et Evelyne Sullerot⁶.

Renaissance d'une histoire des femmes

- 11 Comment expliquer, à l'heure actuelle, la constitution d'une histoire des femmes qui paraît dépasser largement les engouements de la mode ou les célébrations de l'année de la femme ? Bien des facteurs peuvent être invoqués, entre autres l'influence des pays étrangers et notamment anglo-saxons, celle des disciplines voisines, enfin celle des luttes féminines et de leur impact sur la réflexion universitaire, cette énumération n'impliquant aucune hiérarchie. Il est clair toutefois que le niveau des luttes est le facteur essentiel ; la réflexion historique s'est développée la plupart du temps dans leur prolongement, la recherche d'un passé enfoui étant une des dimensions d'une prise de conscience.

L'historiographie anglo-saxonne

- 12 Elle s'est intéressée plus tôt qu'en France à la condition féminine comme le montre la parution précoce d'ouvrages sur le travail des femmes, tels ceux d'Alice Clark, Ivy Pinchbeck et Wanda Fraiken Neff récemment réédités par Frank Cass à Londres⁷. Mais elle a été considérablement relancée, notamment aux USA, par le *Women's Lib* à partir des années 1960. Des groupes d'études se sont fondés dans les universités américaines (*Women's studies*), s'efforçant de promouvoir des enseignements sur les femmes et de réunir de la documentation. Nous ne sommes pas en mesure de fournir la liste ou la carte de ces groupes. Nous souhaitons vivement qu'une historienne américaine puisse nous renseigner sur l'essor, l'importance, les formes d'action des *Women's studies* et sur les secteurs de l'histoire auxquels ils se sont attaqués en priorité. À notre connaissance le

centre le plus important est celui de Berkeley : le Women's History Research Center (W.H.R.C.) a réuni la plus importante bibliothèque féminine du monde, publie des catalogues donnant la liste des périodiques féminins, les projets de recherche sur les femmes, les cours enseignés dans les universités et des documents sous forme de microfilms. Ce centre s'efforce en outre de réunir des archives sur l'histoire des femmes (interviews, histoire orale). Il existe également des groupes importants à San Francisco⁸, à Cambridge (Massachusetts), à Ann Arbor (Michigan), à Chicago, à Toronto au Canada⁹, etc.

- 13 D'importantes bibliographies ont été réalisées: celle de Lucinda Cisler¹⁰, celle de Natalie Zemon Davis (université de Berkeley), *Society and the Sexes in Early Modern Europe, 15-18th centuries*, 1973, celle de Sheila Rowbotham, *Women's Liberation and Revolution*¹¹. L'histoire britannique et américaine des femmes est en pleine renaissance et il serait important d'en être informé.

L'impact des disciplines voisines

- 14 Du côté des sociologues: tandis que Madeleine Guilbert et Evelyne Sullerot réfléchissent surtout sur le travail des femmes, Andrée Michel poursuit depuis longtemps des recherches sur la sociologie de la famille et les rôles des sexes et sur le changement introduit par la société industrielle ; d'importantes recherches se développent dans ces directions autour du centre qu'elle dirige dans le cadre du Centre d'études sociologiques¹².
- 15 Du côté des ethnologues : le structuralisme a revalorisé la famille comme objet d'étude et conduit à observer les stratégies de mariage dans les sociétés rurales traditionnelles, à rechercher dans quelle mesure s'y vérifie l'adage « échange des biens, échange des femmes ». Ainsi Martine Segalen étudie-t-elle *Nuptialité et alliance. Le choix du conjoint dans une commune de l'Eure*¹³ en utilisant actes de mariage depuis le début du XVIII^e siècle et photos de famille. Mais les ethnologues de la société rurale retrouvent la femme de bien d'autres manières, comme gardienne des traditions et de la mémoire du groupe, comme support de rôles et de tâches spécifiques dans l'espace du village et de la maison si divisé sexuellement. Ce point de vue fait toute la richesse de l'exposition de l'automne 1973 au musée des Arts et traditions populaires, *Mari et femme dans la France rurale traditionnelle*, dont le catalogue publié sous ce titre peut donner une idée¹⁴. Les ethnologues s'interrogent sur les formes de sociabilité, les usages de l'espace (voir les travaux de Lucienne Roubin sur « Espace masculin, espace féminin en communauté provençale »¹⁵), ceux du corps¹⁶ et, de façon générale, sur cette vie quotidienne des travaux, des jeux et des jours où si souvent se meut exclusivement la femme. Ils indiquent à l'historien une voie particulièrement féconde vers cette présence cachée.
- 16 Les démographes enfin, après avoir recherché surtout les flux de population, se sont attachés à la reconstitution des familles et, bien que leur objectif ne soit pas l'étude de la condition féminine, leurs conclusions de plus en plus raffinées sur l'âge au mariage, les conceptions prénuptiales, les naissances illégitimes, le nombre de naissances par famille et leur espacement, la fréquence des remariages, la taille des familles et des ménages, apportent beaucoup à la connaissance de cette condition. C'est par la démographie historique que s'est opérée la redécouverte de la famille, c'est par la famille que se dessine un regain d'intérêt pour la femme : on y reviendra.

Le rôle des luttes féministes

- 17 Les femmes en lutte avaient assurément bien d'autres préoccupations immédiates que celle de faire leur histoire. Mais comme il arrive souvent, – l'exemple des minorités nationales est à cet égard éloquent – , elles ont été amenées à s'interroger sur leur passé collectif. Elles ont pris conscience que l'oubli est une forme de perte d'identité, plus ou moins consciemment recherchée par la société, et que faire l'histoire des femmes, c'était une autre manière de retrouver une existence. Cette motivation subjective fera froncer le sourcil à certains – Seignobos ne voyait-il pas dans l'absence d'intérêt pour un objet la meilleure garantie d'impartialité ? – mais, après tout, c'est presque toujours ainsi que se constituent les nouveaux champs de la recherche, à partir des interrogations que suscite le présent. On pourrait en donner de nombreux exemples dans le domaine, entre autres, de l'histoire économique. L'essentiel est que les règles du métier, ces gardes-fou de la passion, soient respectées.
- 18 Les étudiantes ou chercheuses ont été le principal relais entre les luttes féminines et l'Université. En plusieurs endroits, elles ont demandé la création d'enseignements qui répondent à leurs interrogations ; elles veulent faire des recherches sur la sociologie, l'histoire, l'écriture des femmes. Les plus radicales posent le problème d'une histoire différente dans ses méthodes et dans son expression même. Elles craignent en effet que l'Université récupère à son seul profit l'inquiétude militante, annexant un nouveau territoire au domaine sans cesse élargi de l'historien. D'où des débats, des tensions, par exemple sur le fait de savoir si les femmes doivent réclamer le monopole de leur histoire, si seules les femmes doivent écrire l'histoire des femmes.

Principales directions de recherche

- 19 On ne peut que les esquisser, dans l'ignorance où nous sommes. Il faudrait distinguer travaux publiés, inédits (notamment thèses de troisième cycle et mémoires de maîtrise) et en cours. Il serait souhaitable que les groupes existants (les principaux sont actuellement ceux d'Aix-Marseille, de Nantes (autour de Michèle Bordeaux), Paris-VII-Jussieu et Paris-VIII-Vincennes échangent leurs informations et qu'un fichier soit constitué.

Femme et famille

- 20 Le livre pionnier de Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*¹⁷, les travaux de démographie historique français et anglais (groupe de Cambridge ont provoqué un intérêt croissant pour l'étude de la famille. On se fera une idée des divers aspects abordés dans le numéro spécial des *Annales* (juillet-octobre 1972) sur Famille et Société. La taille des familles et des ménages¹⁸, l'importance des coutumes pour la transmission des biens et par conséquent les systèmes d'alliances, le mariage et ses stratégies (travaux d'André Burguière et de Gouesse sur les mariages normands), la contraception et les relations amoureuses retiennent particulièrement l'attention. Les rôles des sexes ne sont toutefois pas suffisamment mis en lumière et il faut souvent bien chercher la femme pour la trouver... Jean-Louis Flandrin est certainement, parmi les historiens de l'époque moderne, un des plus attentifs à cet égard. On se reportera

notamment à son dernier livre, *Les Amours paysannes*¹⁹. Citons encore les articles de Lottin, Solé et Depauw²⁰. Toutes ces études soulignent l'évolution du mariage vers une institution de contrôle étatique et familiale (les recherches d'André Burguière ne laissent aucun doute à ce sujet), la sujétion de la femme dans le mariage aussi bien sous l'angle juridique qu'économique ou charnel, mais aussi l'impossibilité pour elle de vivre hors du mariage et le sort plus que précaire de la célibataire en ville.

- 21 L'histoire de la famille à l'époque contemporaine reste à faire. Le doctorat de troisième cycle de Louis Devance, *La Question de la famille dans la pensée socialiste française de Fourier à Proudhon*, apporte une importante contribution à la connaissance des idéologies familiales, triomphantes au XIX^e siècle²¹. L'interprétation des novations démographiques, notamment sur la croissance des naissances illégitimes, assez générale entre 1760 et 1840, a fait l'objet de brillants articles d'Edward Shorter, qui voit dans ce fait l'indice d'une « libération sexuelle » y compris pour les femmes : point de vue stimulant, mais contestable et qui ne tient guère compte de la situation réelle des migrantes en ville²². Si libération il y eut – et certainement les relations amoureuses et la formation des couples s'émançaient des contraintes traditionnelles, particulièrement dans les milieux ouvriers où s'ébauchaient de nouveaux comportements caractérisés par un abaissement de l'âge au mariage, un fort taux d'unions libres et de fécondité tant légitime qu'illégitime – il n'est pas sûr qu'elle ait été identique pour l'homme et pour la femme. De moins en moins protégée par la loi – le Code Civil ne va-t-il pas jusqu'à interdire toute recherche de paternité, libérant l'homme des récriminations des filles grosses – en l'absence de toute contraception efficace, la femme fait souvent les frais de cet affranchissement. Thème de feuilletons mélodramatiques, la femme « séduite et abandonnée », aux prises avec l'enfant, n'en a pas moins beaucoup de réalité.
- 22 Sur les néo-malthusiens français, leurs idées, leur action où certaines féministes radicales – Gabrielle Petit et son journal *La Femme Affranchie*, Nelly Roussel, Madeleine Pelletier... – eurent beaucoup de part, signalons le doctorat de troisième cycle de Francis Ronsin, *Mouvements et courants néo-malthusiens en France, extrêmement documenté*²³.

La femme et son corps

- 23 Il faudrait décrire pourquoi et comment la femme a été peu à peu dépossédée de son corps, véritable « enjeu de pouvoir » (Michel Foucault) et comment ce corps caché, enfermé, orné, fonctionnalisé, est devenu ignorant de lui-même et de ses virtualités, opaque, énigmatique aussi pour les hommes. À l'époque moderne, on va jusqu'à nier que la femme puisse éprouver du plaisir ; d'où – Jos Van Ussel l'a montré²⁴ – la faible répression de la masturbation féminine quand celle de l'homme hante médecins et confesseurs.
- 24 Les voies d'approche de cette question sont difficiles. La médecine, théorie et pratique, constitue une route privilégiée dans la mesure même où le médecin est l'expert social de la modernité. Hélène Bergues avait effleuré le sujet, qu'aborde pleinement Yvonne Knibielher dans un article très neuf²⁵. Celle-ci montre comment « au seuil du XIX^e siècle, le discours médical vient... soudain rajeunir une longue tradition de sujétion féminine, en lui apportant des justifications neuves, dignes des Lumières. » Les médecins décrivent la femme malade, en proie aux migraines (ces migraines auxquelles Balzac consacre de longues pages dans *La Physiologie du Mariage*), aux vapeurs et aux névroses, à l'hystérie. Ils concluent à la nécessité de la protection et de la sujétion féminines :

Si la femme est faible par sa constitution même, écrit Virey, la Nature a donc voulu la rendre soumise et dépendante dans l'union sexuelle; elle est donc née pour la douceur, la tendresse, et même pour la patience, la docilité; elle doit donc supporter sans murmure le joug de la contrainte, pour maintenir la concorde dans la famille par sa soumission et par son exemple²⁶.

- 25 Bien des recherches sont en cours à ce sujet : sur la médecine et les femmes (Mathilde Dubesset, Françoise Thébaud, Catherine Vincent à Paris-VII), sur les sages-femmes (Raynaut à Aix-Marseille, Jacques Gélis à Paris-VIII), sur l'avortement (mémoire de maîtrise de Dominique Debru, Dominique Vial et Chantal Truchon à Paris-VII), sur la prostitution (Henriette Ben Abou, maître-assistante à Paris-I, prépare une thèse sur la prostitution au XVIII^e siècle), sur les accidents du travail propres aux femmes au XIX^e siècle, etc. Ces travaux devraient éclairer un aspect décisif de la condition féminine.
- 26 Quelques étudiantes ont entrepris des recherches sur l'homosexualité féminine aux XIX^e et XX^e siècles. Mais il est difficile de percer le silence réprobateur qui isole les lesbiennes. On en est trop souvent réduit aux seules sources littéraires.

Le travail des femmes

- 27 C'est sans doute un des secteurs les plus défrichés, bien que sur des aspects aussi importants que la domesticité ou la condition des employées, on ne sache presque rien. Madeleine Guilbert, dans ses *Fonctions des femmes dans l'industrie*, consacre un chapitre à l'évolution historique du travail féminin. Elle avait auparavant, avec Viviane Isambert-Jamati, étudié *Travail féminin et travail à domicile*²⁷.
- 28 L'impact de l'industrialisation sur le travail et la condition des femmes retient particulièrement l'attention. Il a fait l'objet d'une Table Ronde en juin 1975 à la Maison des sciences de l'homme. La principale contribution est celle de Louise Tilly et Joan Scott, « Women's Work and the Family in Nineteenth Century Europe »²⁸. Elles insistent sur l'importance du legs rural dont le modèle du travail féminin pèse lourd dans le passage à l'industrialisation: travail d'appoint accompli pour la famille, salaire d'appoint, travail temporaire rythmé par les stades et les besoins du groupe familial, large prépondérance du textile, sous-qualification en sont déjà les traits caractéristiques. Le passage à la société industrielle se fait lentement, sans rupture brutale. Le principal facteur de changement réside dans l'éloignement entre famille et lieu de travail qui distend les liens parfois jusqu'à la rupture. La surveillance des familles paysannes sur les filles placées comme domestiques ou comme ouvrières était parfois très forte. La forme la plus extrême est constituée par les internats soyeux du sud-est de la France, étudiés par Dominique Vanoli, dont le premier fut établi à Jujurieux (Ain) en 1835 par un patron lyonnais, Bonnet, imbu de l'exemple américain, et dont la Seauve (Haute-Loire) est un autre exemple célèbre²⁹. Ces usines-couvents occupent environ cent mille ouvrières vers 1906. Leur recrutement se fait par les paroisses et la discipline, très stricte, est assurée par des religieuses. Les jeunes filles restent là de douze à vingt et un ans, parfois liées par contrats; leurs salaires sont directement versés aux familles qui achètent des terres et leur réservent une petite dot. L'accroissement des rendements lié au progrès technique, la hantise de la norme (on inscrit au « tableau de rendement » les ouvrières qui la dépassent tout comme celles qui ne l'atteignent pas) provoquent de nombreuses grèves, notamment en 1905 et 1906, où s'affirme le rôle militant d'une femme, veuve de trente cinq ans, Lucie Baud.

- 29 L'enrôlement des femmes dans la population active, rendue nécessaire en France par une démographie fléchissante, s'accroît notablement dans la seconde moitié du XIX^e siècle: les femmes forment 30 % de la population active en 1866 et 37,7 % en 1906. Mais les secteurs d'emploi demeurent très traditionnels. Sur cent femmes actives en 1906, on compte 35 % de travailleuses à domicile et 17 % de domestiques en dépit d'une régression de cette catégorie amorcée vers 1880³⁰. Les ouvrières sont 25 % et les employées, en forte croissance, près de 8 %. Textile et vêtement accaparent encore près de 75 % des travailleuses de l'industrie. « Le lot de la femme est la famille et la couture », déclare un rapport ouvrier de 1867; « À l'homme, le bois et le métal. À la femme, le tissu et le vêtement. » La couturière, l'ouvrière à l'aiguille incarnent aux yeux de l'opinion le versant aimable de l'ouvrière, le seul compatible, en somme, avec sa vocation « naturelle ». Karen Paull a décrit les midinettes parisiennes, dont les grèves, à la veille de la Première Guerre mondiale, ont étonné l'opinion peu habituée à la révolte des « trottins »³¹.
- 30 La pénétration des femmes dans la grande industrie reste faible, excepté dans l'industrie chimique, surtout à cause des tabacs, très féminisés, et alimentaire (sucreries, biscuiteries, conserveries)³². La première guerre mondiale fera un appel massif aux femmes et cette entrée dans la grande industrie, de grande conséquence, a été particulièrement étudiée, notamment dans un remarquable mémoire de maîtrise dû à Mathilde Dubesset, Françoise Thébaud et Catherine Vincent, *Les Ouvrières des usines de guerre de la région parisienne, 1914-1918*³³. Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard prépare un doctorat d'état sur *L'Ouvrière dans la seconde moitié du XIX^e siècle, 1860-1914*.
- 31 Le reflux du travail féminin entre les deux guerres, les débats idéologiques auxquels il a donné lieu, surtout dans les années 1928-1934, marquées par une offensive pour la femme au foyer et une vive réaction féministe, mériteraient de retenir l'attention.

Les luttes féminines

- 32 Les travaux déjà anciens de Léon Abensour, Marguerite Thibert, Edith Thomas, ceux plus récents de Madeleine Guilbert et Evelyne Sullerot ont surtout traité du féminisme au XIX^e siècle et notamment de 1848. Paule-Marie Duhet a réuni de nombreux textes intéressants sur *Les Femmes et la Révolution, 1789-1794*³⁴. Mais il est bien d'autres voies d'approche comme celle qu'emprunte Mona Ozouf, cherchant à voir la place et les attitudes des femmes dans les fêtes révolutionnaires³⁵.
- 33 De nombreux inédits, qu'on peut généralement trouver à la Bibliothèque Marguerite Durand, providence des chercheurs sur le féminisme, se rapportent surtout à l'histoire du féminisme sous la Troisième République. Ce sont d'une part deux PhD américains: Charles Sowerwine, *Women and Socialism in France, 1841-1921*, (Université de Wisconsin, 1973), dont l'auteur a donné un aperçu dans un article du *Mouvement Social*³⁶ et Bedelman, *Le Féminisme en France, 1880-1900*, qui comporte un important chapitre sur Hubertine Auclert, la fondatrice du journal *La Citoyenne*. Ce sont d'autre part un certain nombre de travaux français, notamment: Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, *Féminisme et syndicalisme en France avant 1914*³⁷; Anne-Marie Sohn, *Féminisme et Syndicalisme. Les institutrices de la Fédération Unitaire de l'Enseignement de 1919 à 1935*, d'un grand intérêt en raison de la période choisie et du rôle propre des institutrices dans le combat des femmes³⁸. Nelly Roussel et Madeleine Pelletier, type même des féministes « de gauche » qui, au sein d'un discours assez généralement conformiste, n'hésitent pas à poser les problèmes de l'union

libre, de l'avortement et de la contraception au moment même où les populationnistes les menacent de leurs foudres, ont retenu l'attention de Claude Maignien et Magda Safwan³⁹. Enfin, en utilisant systématiquement la presse, Monique Couteaux retrace un des épisodes les plus notables des luttes féminines en 1936, la grève des *grands magasins*⁴⁰.

- 34 Malgré la relative abondance de ces travaux sur le féminisme, il reste beaucoup à faire, ne serait-ce que pour répertorier les organes de presse, les types de mouvement, établir les biographies des militantes, surtout étudier le contenu thématique et le vocabulaire. Deux périodes mériteraient de retenir l'attention: le Second Empire, temps de reflux où pourtant la controverse fut si vive entre Proudhon, Michelet, Jenny d'Héricourt, Julie Daubié; l'entre-deux guerres, époque conflictuelle et pourtant obscure pour laquelle on manque des instruments de travail les plus élémentaires.
- 35 Mais il est bien d'autres types de lutte que le féminisme : quel a été le rôle des femmes dans les luttes populaires, émeutes de subsistance, troubles forestiers si importants jusqu'au milieu du XIX^e siècle (ils constituent en 1848 une des grandes formes de rébellion paysanne⁴¹), troubles de « vie chère » des années 1910-1911 intéressants par les conflits de pouvoir qu'ils révèlent entre les formes traditionnelles d'action des ménagères et le syndicalisme masculin, protestations antifiscales, anticléricales ?
- 36 Le rôle des femmes dans les grèves et les grèves de femmes, ces dernières en partie répertoriées par Madeleine Guilbert pour la période 1890-1914, sont des moments forts parce qu'on y saisit aussi bien la parole féminine que les grandes difficultés qu'elle a à s'exprimer⁴². L'étude de Dominique Vanoli, déjà citée, est très révélatrice à cet égard. Presse et archives de toute nature sont bien loin d'avoir été exploitées sous cet angle.
- 37 Et que de domaines encore, à peine évoqués ici, notamment l'immense question de l'éducation des filles, théorie, pratique et résultats (quand et comment se fait l'alphabétisation des femmes⁴³ ?), de la délinquance et de la criminalité féminines et de leur répression, de la littérature écrite pour et par les femmes, des images de la femme dans tous les miroirs, y compris celui de la mode et de la publicité...

Propositions pour une histoire des femmes

- 38 L'histoire des femmes demande de l'ingéniosité pour pallier la pauvreté des sources classiques. Cette difficulté, rencontrée dès qu'il s'agit des masses ignorées, se trouve ici redoublée par toutes les formes d'exclusion et de refoulement de la présence et de la parole des femmes. Toutes les sociétés ont plus ou moins voilé leurs femmes et rêvé de les enfermer.
- 39 Les méthodes de cette histoire devraient emprunter beaucoup à l'ethnologie, aussi bien pour le déchiffrement des mythologies que pour l'exploration du quotidien. Comme elle, elle devrait user de la quête du récit, à la manière des anglo-saxons beaucoup plus avancés que nous dans cette direction de l'histoire orale⁴⁴.
- 40 Enfin, l'histoire des femmes devrait réaffirmer sans cesse sa problématique qui est la recherche obstinée d'une relation à l'autre sexe et à l'histoire globale, non pas l'édification pieuse d'une geste solitaire – même si, comme la négritude, la féminité peut se comprendre et temporairement se justifier. Pourquoi et comment la grande division du travail entre les sexes s'est-elle globalement et généralement transformée en sujétion voire en exclusion des femmes ? Quelles sont les sinuosités d'une histoire sans doute non linéaire et peut-être plus pleine de bruit et de fureur qu'on ne le croit ? Quelle

est l'histoire brisée de la conscience féminine et pourquoi s'affirme-t-elle aujourd'hui avec une telle force? La réévaluation de cette dimension sexuelle de l'histoire ne devrait-elle pas changer quelque chose à sa compréhension totale ?

NOTES

1. Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, Paris, l'auteur, 1852, préface.
2. Dorothy Thompson, « The missing presence. The Withdrawal of Women from Working Class Organization in the Early Nineteenth Century », communication inédite à une table ronde sur *Industrialisation et condition féminine*, Maison des Sciences de l'Homme, juin 1975.
3. Maurice Agulhon, « Histoire et Ethnologie : les Chambrées en Basse Provence », *Revue Historique*, avril-juin 1971.
4. *Histoire Science Sociale*, SEDES, 1974, p. 354.
5. Léon Abensour, *Le Féminisme sous le règne de Louis-Philippe et en 1848*, Paris, Plon-Nourrit, 1913 ; *Histoire générale du féminisme. Des origines à nos jours*, Paris, Delagrave, 1931 ; Marguerite Thibert, *Le Féminisme dans le socialisme français de 1830 à 1850*, Paris, M. Giard, 1926 ; Édith Thomas, *Pauline Roland. Socialisme et féminisme au XIX^e siècle*, Paris, M. Rivière, 1956 ; *Les Pétreuses* [Les femmes sous la Commune], Paris, Gallimard, 1963 ; *Louise Michel ou la Velléda de l'anarchie*, Paris, Gallimard, 1971.
6. Madeleine Guilbert, *Les Fonctions des femmes dans l'industrie*, Paris, Mouton et Cie, 1966 ; *Les Femmes et l'organisation syndicale avant 1914*, Paris, Éditions du CNRS, 1966 ; Evelyne Sullerot, *Histoire de la presse féminine en France des origines à 1848*, Paris, A. Colin, 1966.
7. Alice Clark, *Working Life of Women in the Seventeenth Century*, London, G. Routledge, 1919, (réédition Frank Cass, 1968) ; Ivy Pinchbeck, *Women Workers and the Industrial Revolution, 1750-1850*, London, G. Routledge and sons, 1930, (réédition Frank Cass, 1969) ; Wanda Fraiken Neff, *Victorian Working Women, an Historical and Literary Study of Women in British Industries and Professions, 1822-1850*, 1938 (réédition 1968).
8. Il a publié *A Photo Essay on Working Women in the United States* dans un but de large vulgarisation.
9. The Women's Press publie *Women at Work : Ontario 1850-1930*, 1975.
10. Écrire 102 West 80 Street New-York 10024.
11. Un des ouvrages de Sheila Rowbotham, *Women, Resistance and Revolution, a History of Women and Revolution in the Modern World*, a été traduit en français sous le titre *Féminisme et révolution*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque », 1973.
12. Parmi les ouvrages les plus récents d'Andrée Michel, on retiendra *Activité professionnelle de la femme et vie conjugale*, Paris, Éditions du CNRS, 1974 ; *Travail féminin : un point de vue*, Paris, La Documentation Française, 1975.
13. Larose, 1972.
14. Paris, Éditions des Musées nationaux, 1973.
15. *Annales ESC*, mars-avril 1970.
16. *Langages et pratiques du corps* : tel est l'objet du prochain colloque (17 novembre 1975) organisé par la Société d'ethnologie française où collaborent ethnologues et historiens.
17. 1960. Réédition récente au Seuil.

18. Voir notamment Peter Laslett, *Household and Family in Past Time*, Cambridge, Cambridge university press, 1972.
19. Gallimard-Julliard, coll. « Archives », 1975. Citons encore, du même auteur: « Contraception, mariage et relations amoureuses dans l'Occident chrétien », *Annales*, novembre-décembre 1969; « Mariage tardif et vie sexuelle », *Annales*, novembre-décembre 1972.
20. Jean-Louis Flandrin, *Les Amours paysannes : amour et sexualité dans les campagnes de l'ancienne France, XVI^e- XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. Archives, 1975 ; A. Lottin, « Naissances illégitimes et filles mères à Lille au XVIII^e siècle », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, avril-juin 1970 ; J.Solé, « Passion charnelle et société urbaine d'Ancien Régime », *Annales de la Faculté des Lettres et sciences humaines de Nice*, 1969, n°9-10 ; J. Depauw, « Amour illégitime et société à Nantes au XVIII^e siècle », *Annales*, juillet-octobre 1972, et « Immigration féminine, professions féminines et structures urbaines à Nantes au XVIII^e siècle », *Enquêtes et documents du Centre de Recherche d'Histoire de la France atlantique*, tome II, 1973.
21. Doctorat de troisième cycle, Université de Dijon, 1973, sous la direction de M. Suratteau.
22. Voici la liste des principaux articles de Edward Shorter, Professeur à l'université de Toronto: « The Decline of Non-marital Fertility in Europe, 1880-1940 », *Population Studies*, 1971, tome 25 ; « Illegitimacy, Sexual Revolution and Social Change in Modern Europe », *The Journal of Interdisciplinary History*, automne 1971 ; « Capitalism, Culture and Sexuality: some Competing Models », *Social Science Quarterly*, 19 ; « Female Emancipation, Birth Control and Fertility in European History », *The American Historical Review*, 1973, n°3 ; « Différences de classe et sentiment depuis 1750. L'exemple de la France », *Annales*, juillet-août 1974.
23. Université de Paris VII, 1974, sous la direction de Michelle Perrot.
24. Jos Van Ussel, *Histoire de la répression sexuelle*, Paris, R. Laffont, 1972.
25. Hélène Bergues et alii, « La prévention des naissances dans la famille. Ses origines dans les temps modernes », *Cahiers de l'INED* n° 35, 1960 ; Yvonne Knibiehler, « Les Médecins et la Nature féminine au temps des Lumières », article à paraître en 1975 dans *Romantisme* (numéro spécial sur la femme).
26. J-J Virey, *De l'éducation publique et privée des Français*, Paris, Déterville, an X- 1802, p. 74-75.
27. CNRS, 1956.
28. *Comparative Studies in Society and History*, janvier 1975. Les auteurs poursuivent des recherches comparatives sur le travail des femmes mariées dans divers pays d'Europe occidentale au XIX^e siècle.
29. *Les Ouvrières en soie du sud-est de la France, 1890-1914*, Maîtrise d'histoire, Paris-VII, 1975, sous la direction de Michelle Perrot.
30. Peu de travaux sur cette importante question : Viviane Aymé, *La Domesticité féminine à Paris de 1890 à 1914*, Maîtrise Paris-X-Nanterre, 1973.
31. *Les Midinettes à Paris, 1865-1914. Soumission et révolte*, Maîtrise d'histoire, Paris-VII, 1975, sous la direction de Michelle Perrot.
32. Sur les ouvrières des Tabacs dans la seconde moitié du XIX^e siècle, thèse de troisième cycle en préparation de Jeanne Lambert.
33. Maîtrise d'histoire Paris VII, 1974, sous la direction de Michelle Perrot. Très documentée et très argumentée.
34. Julliard, coll. « Archives », 1971.
35. Communication inédite, à paraître.
36. « Les femmes dans le Parti Socialiste en France avant 1914 », *Mouvement Social*, janvier-mars 1975.
37. Doctorat de troisième cycle, université de Tours, 1973, sous la direction de Madeleine Guilbert.

38. Doctorat de troisième cycle, Paris X-Nanterre, 1973, sous la direction d'Annie Kriegel. Du même auteur, voir « *La Garçonne* face à l'opinion publique : type littéraire ou type social des années 20 ? », *Mouvement Social*, juillet-septembre 1972. (Le célèbre roman de Victor Margueritte et l'opinion).
39. *Deux féministes au début du XX^e siècle: Nelly Roussel, Madeleine Pelletier*, Maîtrise d'histoire, Paris-VII, 1975, sous la direction de Michelle Perrot.
40. *Les Femmes et les grèves de 1936. L'exemple des Grands Magasins*, Maîtrise d'histoire, Paris VII, 1975, sous la direction de Michelle Perrot.
41. Voir à cet égard les travaux de Maurice Agulhon.
42. Madeleine Guilbert, *Les femmes et l'organisation syndicale avant 1914*, *op. cit.*
43. Le groupe de Paris-VIII qu'anime Madeleine Rebérioux poursuit des recherches sur les écoles ménagères dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Françoise Mayeur prépare un doctorat sur l'enseignement secondaire féminin au XIX^e siècle. Pour l'alphabétisation des femmes, voir les travaux et le livre à paraître de François Furet et Jacques Ozouf.
44. Raphaël Samuel et son équipe de Ruskin College, Oxford, nous en donne un exemple dans leur « History Workshop Series ». Voir par exemple *Village Life and Labour*, London/Boston, Routledge and K. Paul, 1975 ; un chapitre, « Country Girls in Nineteenth Century », dû à Jennie Kitteringham, utilise aussi bien les documents officiels que les textes littéraires, les souvenirs ou les interviews. Les responsables de cette collection veulent faire une grande place à tous les oubliés de l'histoire, et notamment aux femmes, « virtuellement exclues de l'histoire des classes laborieuses de la même façon que le sous-prolétariat, à peu près pour les mêmes raisons: elles n'étaient pas organisées. » (p. XVII).
-

AUTEUR

MICHELLE PERROT

Université Paris VII